

Vaud a un amour atavique du livre et de l'imprimé

La Revue historique vaudoise publie un dossier sur ce canton, patrie de lecteurs invétérés

1893

Gilbert Salem

Au cours de cette année-là paraît à Lausanne un cahier de 32 pages sous couverture vert tilleul, où l'on préconise une vulgarisation intelligente d'une discipline trop longtemps réservée aux élites universitaires: l'Histoire. C'est le premier numéro de la *Revue historique vaudoise*. Deux fortes personnalités, qui parmi d'autres l'éditent, explicitent leur nouvelle profession de foi: s'adresser à un plus grand nombre de lecteurs «ne sacrifiera rien à la vérité scientifique». On n'entend aucunement recueillir des louanges: «Nous cherchons simplement à être utiles à nos concitoyens. Si nous y réussissons, ce sera pour nous une récompense suffisante. L'étude du passé n'est point une œuvre stérile. Le passé explique le présent, il prépare, il contient l'avenir.» Ces éditorialistes de 31 ans: Eugène Mottaz (1862-1951) et Paul Maillefer (1862-1951). Le premier est un modeste instituteur du Nord vaudois qui publie d'intéressantes monographies historiques en Suisse; en France aussi. Un jour, il dirigera un important *Dictionnaire historique du canton de Vaud*. Le second est surtout un foudre de guerre politique, conseiller communal de Lausanne d'obédiences radicale et franc-maçonne, et poulain du chef cantonal de l'Instruction publique Eugène Ruffly, qui lui a fait accorder un titre de privat docent à l'Université. Tirailé entre les péripéties d'un destin d'homme d'Etat (syndic, conseiller national, député cantonal, etc.), et son métier d'historien, ce Maillefer de Ballaigues restera connu comme auteur de manuels scolaires.

Revenons à 1893: Mottaz et lui ne sont encore que des lettrés férus de démocratie absolue et de pédagogie divulgatrice. Des idéalistes, mais le succès de leur *Revue* ne se démentira pas: 120 ans plus tard, la RHV est toujours vivace et polymorphe, conforme aux principes universalistes de ses concepteurs. Elle n'en reste



Fragment de la carte de Thomas Schepf, 1576. On remarque qu'elle n'est pas orientée au Nord. ARCHIVES CANTONALES VAUDOISES

Portrait

Le périodique devient éclectique

En douze décennies, la RHV a plusieurs fois changé d'aspect: de tilleul, sa couverture a viré au «gris indéfinissable», puis au beige clair, au blanc laminé. D'abord estampillée par un médaillon du sculpteur Charles Reymond, de Vevey, elle a été illustrée par l'artiste morgien Charles Vuillermet, ardent pionnier de la défense du patrimoine architectural lausannois. Pour preuve que l'éventail de ses matières n'a cessé de s'élargir: la «mémoire du bâti» y est tôt devenue une discipline prépondérante. Cela dans le sillage de l'histoire des Vaudois, de leurs géographies variées, de l'étude de leurs parlers, us et coutumes. Les

sciences les plus exactes, telles les maths, la médecine, y ont été vulgarisées avec la rondeur langagière dévolue aux sciences naturelles - plus populaires. Or, au fil des ans et des vicissitudes de la vie éditoriale, la RHV a dû progressivement atténuer le rythme de ses parutions. De mensuelle qu'elle fut à sa naissance, elle devint annuelle dès 1970. Un ralentissement considéré in fine comme salutaire: délais plus confortables pour envisager des recueils présentant une unité de thème; articles plus longs, plus solidement documentés, et peaufinage du graphisme amélioré. Depuis 2008, ce sont les Editions Antipodes qui la diffusent.

pas moins éditée, rédigée et commentée par des mandarins de haute volée de notre UNIL. Des techniciens de la «science historique» qui, pour leur propre bonheur aussi, y apprennent ou réapprennent à rédiger sans ce jargon embrouillé, car trop précis, ce conditionne l'accès administratif aux mastères, et dont ils sont eux-mêmes parfois lassés.

Pour célébrer son 120e anniversaire, le périodique a opté pour un thème rassembleur et hétérogène: celui du livre dans le Pays de Vaud*. Le célébrant en chef était Silvio Corsini, le conservateur des collections rares et précieuses de la Bibliothèque cantonale universitaire, qui a su conjuguer les travaux épars d'une vingtaine d'auteurs confirmés, mais aussi de jeunes chercheurs. D'entrée, on y rappelle que la relation des Vaudois à l'imprimé remonte au XVIe siècle, lorsque des apprentis clercs et des carabins lausannois s'arrachèrent de modestes feuilles typographiées par un atelier des frères Rivery, à la Cité. Suivent des chapitres

sur l'aventure de l'*Encyclopédie d'Yverdon* (régentée au XVIIIe par le génial Fortunato De Felice, et qu'on peut consulter sur la Toile depuis le 21 mars). Et puis des pages sur nos bibliothèques publiques, sur des bizarreries épistolaires parafées par Mirabeau, par le peintre Théodore Stravinski, par Ramuz, etc.

De ce prisme multicolore, on retiendra que notre «bien joli canton», comme le chanta Gilles, est une patrie de papivores comme y en a point ailleurs. Cela doit aussi provenir du protestantisme strict et lumineux de ces écoles du dimanche d'antan, une méthode pédagogique anglaise importée d'Angleterre il y a 200 ans. Nos mioches y apprirent surtout la Bible, à laquelle ils associaient le flaveur puissante du pain au froment noir, distribuée charitablement après l'instruction. Depuis, celle-ci s'est heureusement ouverte à d'autres littératures, et à des nourritures universelles.

www.svha-va.ch

Mystères des lieux-dits

Charmes et surprises de l'«oronymie»

François Berger
Enseignant
et historien



Si nos cours d'eau et lacs ont été très vite baptisés, nos sommets n'ont trouvé une appellation que dès l'époque celtique. Mais c'est la Renaissance qui leur donnera effectivement vie, permettant à l'oronymie (étude des noms de montagne) de se développer.

Alors que certaines filiations sont évidentes, comme celles du Grammont (du latin *grandis mons*, la haute montagne), il en est de trompeuses. Ainsi l'étymologie du nom des Dents-du-Midi semble évoquer les charmes du Sud. De fait, elle se rapproche du patois valaisan et savoyard *midzoe*, le milieu du jour, issu du vieux français *mi* ou *mège*, le milieu. Avec la même étymologie, on peut aussi évoquer le Rocher-du-Midi près de Château-d'Éx, sommet dont le nom évoque sans équivoque

le milieu du jour. Du sommet de Naye (2042 m), le promeneur peut apprécier une vue splendide sur les Alpes helvétiques. Sans doute sera-t-il convaincu d'avoir foulé la pierre dure du rocher. Or des Anciens pourraient lui apprendre qu'il musarde en réalité sur la Chaude-Naye, expression qui a longtemps prévalu pour désigner l'ensemble des rochers et pâturages du site. Le mot chaud (de *calamus*, «chaume») évoque dès le Moyen Âge une maison couverte de paille, un

champ de céréales, une prairie sans arbres ou un pâturage d'altitude. Le terme Naye désignait fréquemment un marais, (de l'ancien français *no(u)*, le sol gras et humide, et du verbe *neier*, noyer, au sens d'inonder, via le bas latin *noa* et le gaulois *nauda*, la terre marécageuse humide). Le mot Naye a toutefois suscité diverses interprétations. On a pensé qu'il venait de *naï*, bras de rivière (dans le Dauphiné notamment), du celtique *neach*, le sommet ou

du vieux français *a nais*, endroit où l'on fait rouir le chanvre. On peut toutefois affirmer sans contester que le Naye de nos Rochers fait allusion à un pré humide. La dénomination des Cornettes-de-Bise, montagne proche du lac valaisan de Tanay, semble d'explication facile, si l'on admet qu'elle est issue du latin *cornua*, les cornes (avec adjonction d'un diminutif) et de *bise*, parce que les pointes du massif sont balayées par ce vent du Nord. Or si les cornes latines ne posent

guère de problème, plus traître paraît l'origine du mot «bise». D'aucuns pensent que ce qualificatif des Cornettes, mais aussi d'un refuge et d'un alpage serait lié au mot valaisan «bisse», canal d'irrigation dans la montagne, lui-même peut-être de même souche que bief, chenal d'amenée d'eau à un moulin, puis un ruisseau, torrent ou ravin. Prudence donc sur les chemins de l'oronymie! Personne n'est à l'abri d'un éboulement étymologique!